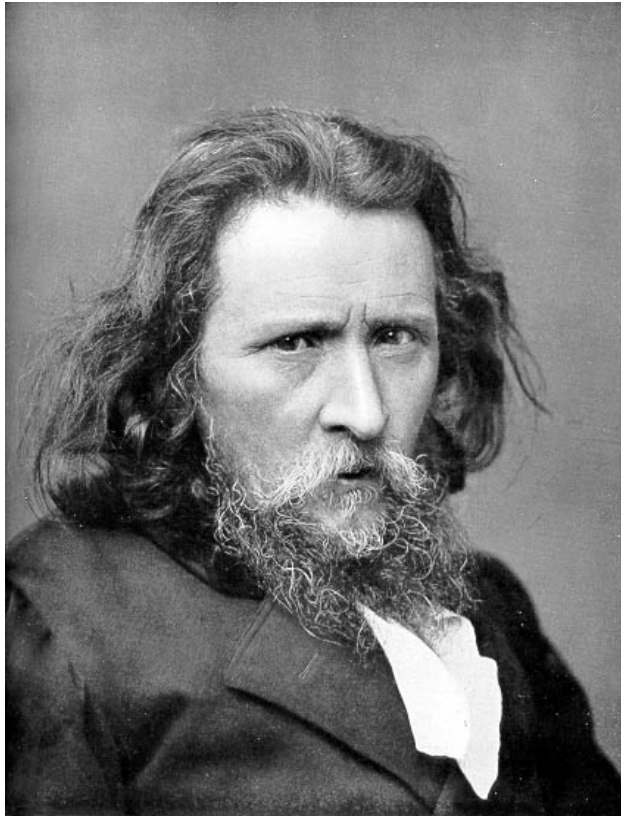
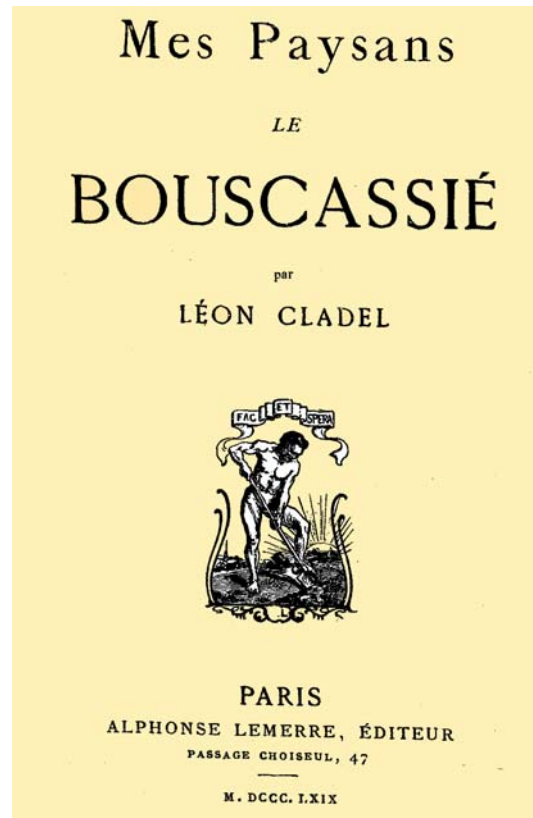


## *Le dernier vœu de Pierre Cladel*



Léon Cladel vers la fin de sa vie



Il était une fois un écrivain qui vivait difficilement de sa plume, au grand désespoir de son père. Cet écrivain s'appelait Léon Cladel ; et même si de nos jours plus grand monde ne le connaît, il était fort apprécié des plus grands de son temps, je veux nommer Victor Hugo, Charles Baudelaire, Gustave Flaubert, Émile Zola, et bien d'autres encore. On sait cependant que pour faire carrière dans le métier des lettres, il faut souvent ce petit coup du destin que Cladel ne rencontra pas, ou plutôt dont il ne voulut tirer profit. Très proche des opprimés, ces *va-nu-pieds* qu'il décrivit si bien dans toute son œuvre, à leurs côtés durant l'épisode sanglant de la Commune de Paris, il refusa les honneurs, s'opposa avec véhémence au régime de Napoléon III, que Victor Hugo surnommait « Napoléon le petit », et tourna le dos à Gambetta, un ami pourtant, et républicain de surcroît, lorsqu'il arriva au pouvoir.

Léon Cladel est né le 15 mars 1835 à Montauban, dans le Tarn-et-Garonne. Il connut une enfance sans histoire avec de bonnes études secondaires qu'il ne poursuivit pour ainsi pas alors que son père, prénommé Pierre, l'avait envoyé à Toulouse pour qu'il devînt notaire.

Mais à 22 ans, Léon Cladel quitte sa famille et monte à Paris pour devenir écrivain. Il collabore dans différentes revues avant de rencontrer Baudelaire, le grand Baudelaire, l'auteur des *Fleurs des mal*. Celui-ci se prend d'amitié pour le jeune Léon à ce point qu'il écrira une longue introduction à son premier roman, *Les Martyrs ridicules*, seul roman, du reste, qu'il ait accepté de préfacer. Après un second volume, intitulé *Pierre Patient*, que le pouvoir condamne très vite, et sans succès véritable, Léon Cladel décide de revenir chez ses parents, à Lafrançaise, entre Montauban et Moissac, où son père a acheté une propriété. C'est là qu'il écrit une de ses meilleurs œuvres, *Le Bouscassié*, qui veut dire « bûcheron habitant les bois ».

Ce roman trouve enfin l'estime du public et des milieux littéraires ; mais Léon est bien triste, car son père, fort souffrant au demeurant, pense toujours que son fils s'est trompé sur son avenir. C'est alors qu'un ami de l'écrivain, Paul Arène, écrivain lui-même, propose au directeur du *Petit Journal*, quotidien qui se vend à plus de deux cent mille exemplaires, de faire la promotion du livre de Léon Cladel, car c'est le seul journal que son père lit, chaque soir. Cependant, le directeur, Alphonse Millaud, explique que son journal n'a pas vocation à faire l'éloge de quelque livre que ce soit, puisqu'il est essentiellement spécialisé dans les faits divers.

# Le Petit Journal

Bureaux : rue de La Fayette, 61  
Librairie du Petit Journal

Abonnements	Paris
TROIS MOIS.....	5 FR.
SIX MOIS.....	9 FR.
UN AN.....	18 FR.

QUOTIDIEN

UN NUMÉRO : 5 CENTIMES

Abonnements	Depart
TROIS MOIS.....	6 FR.
SIX MOIS.....	12 FR.
UN AN.....	24 FR.

Septième Année : n° 2,423

Vendredi 20 Août 1869

L'ingénieur Paul Arène propose alors de transformer l'intrigue du *Bouscassié* en un fait divers dramatique qui ne pourra que retenir

l'attention du lecteur. De plus, l'action de l'histoire se déroulant dans le pays même de la famille Cladel, Pierre, le père, ne saurait l'éviter. En effet, lorsqu'il prend connaissance de cet article, précisément le 20 août 1869, une réelle fierté s'empare du vieil homme, en découvrant notamment les derniers mots :

*Et si maintenant vous voulez savoir le nom de l'avocat qui accomplit ce miracle, il faut bien que j'avoue que ce n'est ni M<sup>e</sup> Lachaud, ni M<sup>e</sup> Jules Favre ; mais M. Léon Cladel, le jeune et heureux auteur du roman, car le Bouscassié est un roman et le plaidoyer ci-dessus [le contenu de l'article] la simple et bien insignifiante analyse de ce livre remarquable, tout parfumé de nature, senti et écrit, et, qui plus est, — ceci soit dit à la gloire de l'éditeur, M. A. Lemerre, — imprimé comme un vrai poème.*

PAUL ARÈNE

Convaincu et tellement heureux pour son « petit », Pierre Cladel exige alors une simple faveur : qu'il soit enterré avec le roman de son fils entre les mains.

Quelques semaines plus tard, son vœu était exhaussé.

## VARIÉTÉS

—

### LE BOUSCASSIÉ

Il y a quelque temps, la brigade de gendarmerie du canton de La Française emmenait, lié de cordes sur une charrette, au Castel-Rial de Montauban, un étrange prisonnier.

C'était un garçon bien connu dans le pays et qui passait pour fou, le *Bouscassié* (bûcheron habitant les bois), Guillaume Inot, de la Crête-dès-Chênes. Voici le portrait qu'un correspondant nous trace de lui.

— « Plutôt petit que grand, bien fait, autant de force que de souplesse, un peu rugueux, hâlé ...

**L'article, dans son ensemble, dès la page suivante...**

## VARIÉTÉS

### LE BOUSCASSIÉ

Il y a quelque temps, la brigade de gendarmerie du canton de La Française emmenait, lié de cordes sur une charrette, au Castel-Rial de Montauban, un étrange prisonnier.

C'était un garçon bien connu dans le pays et qui passait pour fou, *le Bouscassié* (bûcheron habitant les bois), Guillaume Inot, de la Crête-des Chênes. Voici le portrait qu'un correspondant nous trace de lui.

« Plutôt petit que grand, bien fait, autant de force que de souplesse, un peu rugueux, hâlé tel que ceux qui vivent au grand air, sur les monts, pâle, de cette pâleur chaude et bise qu'ont les feuilles de hêtre aux approches de l'automne, chevelu, des traits rudes et mâles avec des molleses enfantines, imberbe encore et l'air aussi farouche que hardi... ses narines inquiètes, interrogeant sans cesse le vent, ses lèvres haut retroussées aux coins de sa fraîche bouche entr'ouverte, ses dents aussi blanches que le lait et leurs gencives si rouges qu'elles semblent sanglantes, et ses étroites oreilles un peu pointues au sommet lui donnent on ne sait quelle apparence indécise de faune ou de jeune loup, desquels il a d'ailleurs la couleur de poil et le poil en broussailles. »

Voyez maintenant la tenue :

« Dans ses cheveux bruns fauves, enchevêtrés comme des ronces, vont en tous sens, parmi des brins de mousse et d'écorces de chêne, les fourmis forestières et les bêtes à bon Dieu. »

Et puis le costume du personnage :

« Une espèce de veste grise, serrée aux flancs par un ceinturon de peau de bique, où s'assujettissent des annelets de crin et de chanvre; des chausses larges et flottantes prises aux genoux par des jambarts de coutil; des sandales de toile à semelle de corde et rubans rouges de laine, en tous points pareilles à celle des chasseurs basques; une gourde en bandoulière; un collier de glands encore verts, et de marrons sauvages en leur enveloppe épineuse autour du cou; un gilet de bure à revers amarantes, semés d'innombrables et microscopiques boutons; un baudrier de

joncs auquel, après la besogne et pendant la marche, il attache une foule d'outils et sa grande hache, célèbre en Bas-Quercy. »

Quelque chose, vous le voyez, qui tient le milieu entre le sauvage du Var et le paysan du Danube !

Le Bouscassié entre les gendarmes! se demandaient les gens de Montauban en le voyant passer. Mais bon comme il est, bon comme le pain, quel crime a-t-il donc pu commettre?

Il avait trop malheureusement commis un crime, le Bouscassié, un crime que punit la loi.

Son histoire est simple et ressemble à celle de bien des pauvres amoureux de campagne.

Depuis plus d'un an il aimait, et — ne riez pas — il était aimé, malgré sa vie sauvage, sa ceinture de jonc et ses bêtes à bon Dieu. Oui, aimé, lui, Bouscassié, et par la perle du Bas-Quercy encore, la jolie fille du passeur Rouma, Janille, qu'il avait sauvée autrefois. Le passeur reconnaissant voyait ce mariage de bon œil il promettait même, si le Bouscassié tombait au sort, de lui acheter un homme. Tout semblait sourire...

Le passeur se noie avec ses douze paires de bœufs nageurs en remorquant des gabarres sur le Tarn. Le Bouscassié, heureux en amour, mais en amour seulement, amène le numéro un quelques jours après, et la mère de Janille, la veuve, orgueilleuse et mal conseillée par son père<sup>1</sup>, un méchant homme qui court les foires en bonnet rouge et gagne sa vie à langoyer les porcs<sup>2</sup>, refuse de racheter le pauvre amoureux, et de plus lui conseille, puisqu'il est soldat, de renoncer à Janille.

Renoncer à sa Janille, partir, quitter son pays, ses bois qui seuls pouvaient le consoler!...

Alors, désespéré, après avoir imploré vainement, vainement consulté les sorciers et les marchands d'hommes, Inot était rentré chez lui dans sa hutte de la Crête-des-Chênes construite avec un peu de glaise et de branchages; et le lendemain, les gendarmes

---

<sup>1</sup> Il s'agit, non de son père, mais de son frère, Fonsagrives.

<sup>2</sup> Lors de l'abattage, le langoyeur (ou languyeur) était chargé de vérifier la santé des viandes, et notamment la langue afin de dépister les porcs ladres qu'il marquait à l'oreille. De fait, la ladrerie est une maladie causée chez certains animaux (porc, bœuf) par le développement de larves de ténia (cysticerques) dans les muscles ou sous la langue.

guidés par un dénonciateur<sup>3</sup>, le trouvaient sous-bois se traînant avec peine, et la main droite encore emmaillotée de linges tout trempés de sang.

D'un coup de sa grande hache, la main étendue sur un billot, le malheureux s'était fait sauter le doigt qui tire la gâchette.

Ce fut un curieux procès. Tout Montauban ne parlait plus que du candide Bouscassié et de sa fidèle Janille.

Janille remplissait la ville de sa douleur. Le Bouscassié avait perdu la tête aux juges et aux greffiers qui lui parlaient de son doigt, il répondait invariablement qu'il aimait et voulait revoir Janille. On ne put jamais lui en faire davantage.

Avec un pareil système de défense, la condamnation du pauvre réfractaire ne paraissait que trop certaine.

Par bonheur, le jour même du jugement, il lui arriva de Paris un défenseur, un jeune homme, le propre fils du meunier de *La Française* qui, dans ses jours d'enfance, avait connu le Bouscassié et déniché merles et linots en sa compagnie<sup>4</sup>.

Il voulut lui-même parler pour son ami; et, s'inspirant des chers souvenirs d'autrefois, il improvisa une plaidoirie si belle, il peignit si éloquemment la malheureuse et poétique existence du Bouscassié trouvé sous une souche par des vendangeurs, nu comme un ver et venant de naître, élevé à la grâce de Dieu, apprenant, pour vivre, tous les métiers rustiques, chevrier, scieur de long, que sais-je encore, et se bâtissait, à quatorze ans, pour ne plus dormir sous les étoiles, une cabanette de ses mains; il le montra si doux et si bon, tel qu'il était pour les bêtes comme pour les hommes, et si brave aussi quand il avait fallu affronter chiens enragés et taureaux furieux pour Janille, disputer inutilement, hélas la vie du malheureux Rouma au courant torrentueux du Tarn, ou battre, un contre vingt, les méchants et cruels gars du Quercy qui, pour rire, faisaient brûler vifs des rats enduits de résine et crucifiés sur des planchettes de bois blanc, il dit si bien,

---

<sup>3</sup> Un bûcheron qui, jadis, avait été rossé par Inot.

<sup>4</sup> Je ne sais où Paul Arène a déniché cet avocat commis d'office, ami d'enfance d'Inot et natif de La Française, non loin de Moissac. La réalité est tout autre : [...] le sort clément [...] voulut que le choix du tribunal tombât sur un tout jeune homme inscrit le dernier au barreau et l'aîné des fils du commandant de place. On vantait ses capacités et son goût, il arrivait de Paris... p. 330-331.

toutes les dames de l'auditoire pleuraient les rustiques amours de Guillaume Inot et de Janille, leurs espérances et leur désespoir.

Puis, s'élevant à une éloquence plus haute encore, il peignit de si vivantes couleurs, en tableaux successifs, les beautés âpres du Quercy, ses gens, ses mœurs et ses paysages, il trouva ainsi de telles excuses à la faute du Bouscassié, qui se mutila de peur de quitter un pays si beau, le sien et celui de Janille, qu'à la fin le jury, attendri et charmé, séduit dans sa vanité, flatté dans son patriotisme, devenu tout entier, pour ainsi dire, le complice de l'accusé, ne put pas se défendre et prononça l'acquittement.

Janille pleurait, Inot pleurait, l'assistance, tout le monde pleurait, le langoyen lui-même cachait ses larmes sous sa barrette rouge.

Et si maintenant vous voulez savoir le nom de l'avocat qui accomplit ce miracle, il faut bien que j'avoue que ce n'est ni M<sup>e</sup> Lachaud, ni M<sup>e</sup> Jules Favre; mais M. Léon Cladel, le jeune et heureux auteur du roman, car *le Bouscassié* est un roman et le plaidoyer ci-dessus la simple et bien insignifiante analyse de ce livre remarquable, tout parfumé de nature, senti et écrit, et, qui plus est, ceci soit dit à la gloire de l'éditeur, M. A. Lemerre, imprimé comme un vrai poème.

PAUL ARÈNE, *Le Petit Journal* du 20 août 1869